

Notes d'un passant

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **1 (1906)**

Heft 14

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-256093>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

l'autre est mort en 1597. *) Grâce à cette décision prise par le Chapitre et signée par le prévôt Jean-Henri Mellifer et par l'archidiacre Paul Des Bois, de ne plus la prêter, ni de la transporter ailleurs, la Bible d'Alcuin demeura à Delémont jusqu'en 1821, comme nous le dirons plus loin.

(A suivre.)

A. D.

Notes d'un passant

On nous prie de publier ces quelques observations :

Pose-t-il?... De ceci, mes bons lecteurs, vous pouvez être parfaitement convaincu, il pose... Mais ne me demandez pas s'il pose bien, car vous répondre serait risquer un jugement téméraire, et je ne ferai pas... Bref, il pose comme quelques uns de ses confrères, c'est un régent modern styl.

On dit que c'est un puits de science, mais... il y a puits et puits...

Versez beaucoup d'huile sur l'eau d'un puits, et regardez par dessus la margelle, vous ne verrez plus d'eau, tant profond soit le puits. Or, comparons la politique à l'huile, regardez dans ce puits de science ce qu'est mon régent, et du diable si vous pouvez voir la science!...

Or, mon régent fait de la politique...

Sans doute, c'est une chose qu'on n'étudie pas à l'Ecole normale, mais le génie a-t-il besoin d'études pour dominer en maître?...

Il y a bien des mauvaises langues qui disent que la politique n'a rien à voir dans les classes primaires et secondaires, mais les mauvaises langues sont tellement illogiques!... Ici ce n'est pas la politique qui vient s'établir dans les classes, puisque c'est le régent qui s'introduit dans la politique. Il me semble que c'est bien différent.

Dieu m'est témoin que je voudrais pou-

2) Voir l'historique du Chapitre de Montier par Mgr Chèvre, curé-doyen de Porrentruy, Fribourg, 1887, volume de 93 pages.

trois mois, dans la plus charmante oasis que l'on puisse rêver.

Père est venu nous conduire, mais il n'est resté que quelques jours; il est probable qu'il ne pourra pas venir définitivement avant la fin de juillet. Maman va mieux, toutefois elle est encore très faible et se fatigue aisément. Le médecin prescrit un repos absolu au grand air pendant un mois au moins. C'est ce qui a décidé papa à louer ici cette propriété, de préférence à Dinard, où déjà il y a beaucoup de monde et où il nous eût été difficile de ne pas recevoir. Hâte-toi donc de venir nous retrouver, mon cher Luc. Maman a besoin de distractions presque autant que de repos, je suis sûre que la présence aimée la rétablira immédiatement.

Nous allons donc vivre un peu en ermites pendant quelques semaines, cela fait la joie de ta sauvage petite sœur. Notre solitude est ravissante, du reste, rien ne manque de ce qui peut y rendre la vie agréable! Si tu veux suivre attentivement ma description, le suis certaine qu'aussitôt ma lettre lue, tu vas faire boucler ta valise, fréter ton yacht, et nous arriver au plus tôt.

voir dire de mon régent qu'il monopolise l'esprit, mais hélas! la chose est impossible. Il est vrai qu'il s'en manque de si peu, un rien... Mon régent n'a pas d'esprit de suite, mais de l'autre il en a, et il en a tant que ceci rachète cela.

Hélas! oui, le digne homme manque d'esprit de suite: un temps il fut noir et voici qu'il est devenu rouge... Il est vrai que Richelieu reprochait ce même défaut à Corneille, et Corneille ne s'en porte pas plus mal!...

* * *

Quand on est jeune, qu'on a un excédent d'énergie à dépenser, qu'on est un puits de science, qu'on a tant d'esprit, et qu'on est régent politicien, quoi faire, dites-moi, sinon semer partout la vérité et la lumière?

Quoi faire, sinon répandre les effluves de son génie et attirer à ce miroir brillant qu'est l'éloquence, toutes ces allouettes qui sont les électeurs?...

Or donc, c'est ce que fait mon régent...

Il s'en va en apôtre, par villages et hameaux, parler de progrès, de liberté, de démocratie, de vertus civiques... il va fondant les sociétés qui figurent les champs de bonne terre où la semence doit germer et produire.

Il va par les chemins, pèlerin de la vérité, s'égarant quelquefois, mais ne se décourageant jamais, parce qu'il a, comme viatique dans sa gourde, la liqueur étourdissante qu'on nomme Ambition... Et, triste retour des choses, quand une noble sueur a mouillé son front, quand le candidat adverse est noyé par l'éloquence de mon régent, et que ses auditeurs sont convaincus par les petits et les grands verres, l'apôtre du progrès se fait reconduire par les ménagères, à coups de balais!... O ironie des faits!...

Pleurons, lecteurs, notre pays, empoisonné par le cléricanisme, n'est pas mûr pour le progrès ni pour la liberté!...

* * *

C'est la nuit.

Monsieur le régent sommeille. Ses rêves sont bizarrement entremêlés de lauriers et de balais... d'oranges et de pommes cuites...

Et voici que du berceau des enfants s'élèvent des murmures qui n'ont rien de musicaux...

Dès que tu auras franchi le blanc portail de notre « home » provisoire, tu te trouveras dans un jardin anglais; une large allée bordée de godétias et de massifs de verdure dissimule à droite le potager; à gauche au-delà de la pelouse égayée de corbeilles de roses et de géraniums qui s'étend devant la maison, des allées ombreuses conduisent à un bois de sapins étagé en lacets sur les rochers qui bordent la mer. Ne t'imagines pas, au moins, que les petits sapins dont je parle soient de petits arbustes en miniature, marges et bas comme des jouets de Nuremberg. Non, ce sont de vrais, vieux et beaux arbres, à travers les branches desquels la mer laisse entrevoir ses clairs sourires d'argent.

Une allée découverte, bordée de fleurs, conduit à une gracieuse et blanche chapelle, élevée sur l'une des extrémités du rocher. Tourne un peu, à droite, tu auras devant toi la baie de Saint-Brieuc avec ses grèves au sable d'or et la mosaïque de ses cultures; puis de l'autre côté, au-delà du mur qui enclôt la villa et ses dépendances, des champs de blé verts piqués de coquelicots d'un rouge éclatant, frissonnant au plus léger souffle de la brise.

(A suivre.)

Alors, l'épouse de Monsieur le régent pousse du coude son mari et le réveille...

— Berce un peu, mon ami!... c'est aussi de la jeunesse radicale!...

GAUTHIER SANS AVOIR.

Le dernier sauvé!

On sait qu'un mineur, le dernier vivant sans doute, a été retiré ces jours d'une des fosses de Courrières. C'est un homme de trente-deux ans, d'apparence délicate: il s'appelle Auguste Berton. Voici comment il raconte les terribles péripéties de son séjour souterrain:

Le jour de l'accident, dit-il, je fuyais avec les autres, mais je suis tombé et je me suis endormi. Quand je suis revenu à moi, j'ai cherché mon cousin dans le dépôt de bois où je me trouvais, mais Auberger n'était plus là. J'étais seul dans l'obscurité. Alors, j'ai été pris de nausées et de vomissements. L'accès passé, je me suis relevé et j'ai cherché à tâtons le chemin de l'accrochage. Je suis ainsi tombé dans la bovette du Nord, où j'ai trouvé de l'eau. J'en ai bu une vingtaine de lampées. Puis, comme j'étais fatigué, j'ai culbuté un barrot (berline) plein de charbon et je me suis couché dans ce lit.

C'était dur, mais j'ai dormi tout de même. Combien de temps. Je ne pourrais le dire. Je ne me rendais pas compte en me réveillant. J'avais faim. Je suis parti à la recherche de vivres et j'ai trouvé un cheval mort. Bon! me suis-je dit, si je ne trouve pas mieux, je me taillerai toujours des biftecks là-dedans, et c'est dans cette intention que j'ai fouillé dans tous les coins afin de découvrir une hache pour découper la viande. La première tranche dans laquelle j'ai essayé de mordre m'a paru détestable. Elle sentait si fort et si mauvais que je l'ai jetée. De guerre lasse, je me suis recouché.

Après avoir fait un somme dans le barrot, je me suis relevé et j'ai marché à l'aventure. Dans une descenterie (plan incliné), j'ai heurté du pied le corps d'un galibot. J'ai pris son pain et je l'ai mangé, mais difficilement, car il était horriblement mauvais, et me voilà au fond de la descenterie de la veine Joséphine à gauche.

Là, j'ai découvert trois « briquets » (provisions emportées par les ouvriers pour déjeuner ou pour goûter au fond de la mine). Lesté de ces victuailles, je suis remonté dans la bovette du Nord et je me suis recouché dans mon barrot. Ensuite je me suis relevé et j'ai marché.

Comme j'avais froid, j'ai pris des habits des morts et me suis vêtu avec leurs défroques; j'ai chaussé également les bottines que j'avais ôtées à un cadavre, et enfin j'ai mis dans ma poche 3 montres et 24 sous recueillis à droite et à gauche.

— Et vous n'avez jamais, jamais désespéré? demande le docteur Lourties.

— Au début, non. Ensuite, j'ai perdu confiance. Pendant la période de découragement, j'ai même cherché une hache pour me couper la main.

— Pourquoi vouliez-vous vous couper la main?

— Pour me faire saigner. Plus tard, j'ai repris courage, surtout quand j'ai trouvé des « briquets ». Je mangeais, je dormais, je buvais dans les bouts-de-coup (gourdes) ramassés sur les cadavres un peu partout. J'allais, je venais; bref, j'essayais de m'escaper.

— Combien de fois avez-vous dormi?

— Une dizaine de fois, sans doute.

— Qu'est-ce qui vous a sauvé?

— C'est le café et la bistouille.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, inter-